leur brisent le cœur... Mais, d'après ce que celle-ci vient de dire, elle n'a pas d'enfants... Et c'est tant mieux. Si elle en avait, que je la plaindrais de les avoir eus d'un tel père! »

J'en étais là de mes réflexions, dont celle qui en était l'objet ne se doutait guère, quand plusieurs coups de cloche venus de notre bateau nous firent nous retourner. Nous aperçûmes le capitaine qui, debout à l'arrière, agitait vigoureusement un bourdon de bronze destiné à rallier l'équipage et les passagers :

— « Huit heures un quart, » dit Mégret en regardant sa montre. « Si avec cela nous traînons à Porquerolles pour débarquer nos malades, nous ne serons pas chez Baltine avant trois heures de l'après-midi. Et où déjeunerons-nous? Franchement, quand on invite des amis à des parties de ce genre, on a un yacht à soi pour les venir prendre... »

— « Nous arriverons peut-être plus tôt, » dit la comtesse. « La mer est comme de l'huile; regardez... »

— « Et les rapatriés me paraissent bien peu nombreux, » insistai-je.

— « Comment, » reprit Mégret, « c'est pour ces quatre malheureux qu'on nous a fait attendre deux heures?... »

— « Qu'est-ce que vous voulez, monsieur, » répondit le capitaine, avec cette sérénité du fonctionnaire qui exécute sa consigne, si particulière

à notre pays : « nous sommes subventionnés par l'Etat, nous devons prendre ses ordres... »

II

Il n'y avait en effet, sur le pont, lorsque nous y montâmes, pas plus de quatre soldats. Deux appartenaient à l'artillerie, un aux chasseurs, le dernier à une compagnie de tirailleurs indigènes. C'était un homme de sang nègre ou kabyle, si épuisé par la fièvre que le noir de sa peau en paraissait vert. Tous quatre étaient affreusement maigres, avec des épaules aiguës, des joues rentrées, des dents longues sous des lèvres décolorées, et leurs yeux brillaient de cet éclat qui dénonce la longue intoxication intérieure. Les trois blancs avaient, eux aussi, un teint si verdâtre qu'ils ne se distinguaient de leur compagnon que par la coupe du visage et par la forme des lèvres. Les capotes délabrées, les képis déformés, la repoussante malpropreté des basanes et des chaussures, l'absence de linge, trahissaient chez ces malheureux l'incurie radicale du troupier qui a trop pâti entre la tente et l'hôpital : il se laisse aller et perd cette coquetterie de l'uniforme sans laquelle il n'y a pas d'armée. La maladie avait brisé en ceux-ci le ressort militaire. Elle en avait fait de pauvres animaux, recrus de lassitude et

avec un unique désir de souffrir moins. Ils se tenaient tous quatre contre le bastingage, assis sur leurs bissacs et sans prendre garde aux curiosités éveillées autour d'eux. A les voir si minables et si vaincus, j'oubliai de philosopher davantage sur le plus ou moins de bonheur du ménage dans l'intimité duquel j'allais voyager. Je ne suis certes pas de ceux qui mettent les souffrances de la chair au-dessus des souffrances morales, dans l'échelle des épreuves humaines. Je sais qu'une femme, jeune, jolie et comblée, peut connaître dans son luxe des agonies du cœur qui égalent en intensité les plus cruelles agonies physiques. C'est un fait pourtant que l'être atteint dans son corps émeut nos nerfs quand il est là, sous nos yeux, d'un frisson qui ne nous permet plus de plaindre autant celui qui souffre dans sa pensée. Tel est le cas des médecins que le récit de la pire détresse morale laisse d'ordinaire parfaitement insensibles. Leur charité demeure ouverte à la créature qui a soif, qui a faim, qui saigne; elle est fermée à la douleur qui regrette, qui se repent, qui désespère. C'est qu'on ne peut pas douter de la détresse physique, et l'autre détresse, celle de l'âme, est toujours suspecte d'imagination. Mme de Mégret pouvait être, elle était beaucoup plus malheureuse que ma sympathie ne l'avait soupçonné. Mais je ne *voyais* pas ce malheur, au lieu qu'au premier regard jeté sur ces victimes de la terrible guerre coloniale, j'avais vu leur souffrance et j'en avais eu mal moi-même jusque dans ma chair.

Cependant la sirène avait sifflé et le bateau s'était ébranlé. Nous avancions d'un mouvement rapide qui disait la vigueur de la machine emprisonnée dans ce *raffiau*, comme l'avait irrévérencieusement appelé Mégret. La *Perle* était un ancien yacht de plaisance construit en Angleterre. Ainsi l'attestait le *Built in Glasgow* encore inscrit à son arrière. Elle gardait de sa noble origine de réelles qualités de vitesse et de bon équilibre. Le capitaine, piqué par les reproches de mon compagnon, tenait sans doute à lui prouver ce que valait son bâtiment, dont il avait l'orgueil, comme tous les vrais marins, car je l'entendis qui disait au comte :

— « Vous ne trouverez pas un bateau qui vaille la *Perle*, de Gênes à Marseille, quand elle est bien lestée, comme aujourd'hui, et qu'elle a cette petite brise... Si ma compagnie ne me mesurait pas le charbon, nous serions à Port-Cros en une heure... Nous avons passé, l'autre semaine, par une tempête, quand l'escadre ne voulait pas sortir... Mais aujourd'hui ! Quel temps !... Et vous pouvez faire le tour du monde, allez, monsieur, vous ne trouverez rien de plus régalant que cette côte... »

Quoique la phrase sur l'escadre attestât, chez le brave commandant de la *Perle*, malgré ses yeux bleus d'homme du Nord, une large dose de fantaisie marseillaise, il ne mentait pas en célébrant la magnificence de la rade par cette glorieuse matinée. Les malheureux soldats m'avaient fait oublier la jeune comtesse, et ce spectacle me fai-

sait oublier maintenant les malheureux soldats. Au fond, les montagnes qui enserrent Toulon dressaient leurs masses nues, âpres, arides, noires par places d'une végétation brûlée, grises de pierres et comme écorchées à d'autres. Partout sur l'eau moirée de l'immense bassin des vaisseaux de haut bord surgissaient : ici d'anciennes frégates à plusieurs ponts, peintes en gris et tristement démâtées, là des cuirassés modernes et des torpilleurs sombres, avec leurs silhouettes d'usines scientifiques. Des canots glissaient, volaient, entre ces vaisseaux et le port, montés par des matelots en uniforme, qui manœuvraient leurs douze, leurs vingt-quatre avirons avec une précision miraculeuse. Les rames se levaient et s'abaissaient sans que l'une dépassât l'autre, et les canots semblaient avoir deux ailes comme les blanches mouettes qui passaient et repassaient, fouettant l'air bleu de leurs plumes souples à pointes noires dont on croyait entendre le frôlement. Quelques-unes plongeaient en jetant un cri aigre comme une plainte. On les voyait qui, de leur bec agile, piquaient dans la mer quelques débris, puis elles repartaient d'un irrésistible élan. D'autres, repues, nageaient comme des cygnes et se laissaient bercer au remous des embarcations qui les croisaient sans les effrayer... Lorsque la *Perle* eut franchi la passe que garde le fort de l'Eguillette, et viré de bord dans la direction du cap La Malgue et du cap Brun, une ligne de côte commença de se déployer, aussi lumineuse, aussi élégante que si le Vapeur,

au lieu de naviguer de Toulon à Porquerolles, fût allé du Pirée à Chalcis ou de Nauplie à Catacolo. La noble arête des montagnes continuait de se dessiner, sèche et blanche sur l'azur profond du ciel. La mer frangeait les criques d'un ourlet d'argent, et c'était, entre les rochers rouges de ces petites anses et les premiers contreforts de la montagne, une onduleuse végétation d'oliviers, de pins, de chênes-lièges, semée de villas peintes et de bastides. La mode n'a pas encore touché, heureusement, cette région de la Provence qui conserve, jusqu'à l'étrange presqu'île de Giens, projetée en forme de T, sa jolie physionomie sauvage, cet inexprimable charme d'une autre Grèce, aussi claire, aussi gracieuse dans sa rudesse rocheuse. Une colonnade ruinée sur ces hauteurs, et l'illusion serait complète, tant ce ciel et cette mer, ces montagnes et ces grèves ont la même nuance de lumière transparente que l'Attique ou que le Péloponèse, et, tout autour, ce même air vibrant, subtil, alerte, qu'il suffit de respirer, croirait-on, pour être gai de la gaieté légère des Grecs et des Provençaux.

Il était écrit que ce rayonnant paysage s'associerait pour moi à des incidents d'un ordre tout autre, et que j'éprouverais une fois de plus, dans ce cadre de nature païenne, des impressions peu compatibles avec cette gaieté-là. Au fond, sera-t-elle jamais vraiment la nôtre, à nous, les enfants compliqués du Nord?... A un moment, et comme

je me retournais pour contempler la haute mer, j'aperçus Mme de Mégret seule, à l'autre extrémité du bateau. Elle était debout, accoudée contre le bastingage, à quelques pas du groupe formé par les quatre rapatriés qu'elle regardait avec une attention singulière. Ceux-ci ne paraissaient d'ailleurs pas plus se douter de cette attention que du radieux horizon éployé autour d'eux. Ils demeuraient assis, accroupis plutôt, sur leurs sacs, tels qu'ils s'étaient affalés à l'arrivée. Leurs visages épuisés montraient cette même impassibilité amère et insouciante qui m'avait tant frappé. Il était trop naturel qu'une femme jeune et délicate en fût frappée davantage, surtout appartenant à la classe sociale de celle-ci et à ses habitudes. Il est si rare que dans un certain milieu de luxe, une grande dame réalise jamais d'une manière concrète la féroce inégalité du sort! Enfant gâtée du monde et qui jouit naturellement d'une atmosphère de serre chaude autour de ses plus légers, de ses plus complaisants malaises, comment ne serait-elle pas saisie d'un remords quand elle constate de ses yeux qu'il existe pourtant des êtres humains, ses semblables, qui ne dorment pas dans des lits, qui ne vont pas dans le Midi l'hiver, dans les Alpes l'été, mais qui subissent tantôt la dureté de l'hiver glacial, tantôt l'ardeur d'un été torride sous des climats meurtriers, des êtres qui vont et qui viennent, non pas où les mène leur caprice, mais où les envoie une discipline implacable, sans argent dans leur poche, sans affection auprès d'eux, sans

foyer, comme des esclaves temporaires, mais comme des esclaves tout de même? Je crus discerner cette pitié dans l'attitude attristée de la jeune femme. Elle contrastait de nouveau d'une façon saisissante avec la jovialité de son mari. Celui-ci, dont j'entendais résonner la grosse voix, était dans la cabine du capitaine avec lequel il s'était réconcilié. Le cigare que fumait le brave marin, pareil à celui du comte, attestait cet accord. Penchés sur une carte de la côte, ils buvaient de l'eau-de-vie en causant. Leurs paroles m'arrivaient, coupées par les saccades de la machine, et les noms d'animaux que je surprenais ainsi me prouvaient que Mégret questionnait l'autre sur les chasses de la contrée. Par un instinct de sympathie qui allait me mêler, sans que je m'en doutasse, à un secret très intime, je traversai le pont pour aller vers la comtesse. Je l'abordai en lui montrant le groupe des rapatriés et lui disant :

— « Comme on voit qu'ils ont souffert, n'est-ce pas? »

— « Oui, » répéta-t-elle, « comme ils ont souffert! On avait bien dit que c'était une dure campagne... Dieu sait par où ils ont passé!... »

— « Voulez-vous que je les fasse causer? » repris-je, « nous en saurons plus par trois ou quatre phrases de ces pauvres diables que par tous les journaux... »

— « Je n'osais pas vous le demander, » répondit-elle avec un rien de rougeur aux joues et

une expression que je devais mieux comprendre plus tard. Je n'y vis que la preuve de sa timidité native. Elle me connaissait si peu! Nous fîmes ensemble les quelques pas vers les rapatriés. Ce fut un des artilleurs qui releva le premier la tête, quand nous nous fûmes arrêtés près du groupe :

— « Vous êtes heureux d'être rentrés en France? » lui demandai-je.

— « Sûr que nous sommes moins mal que là-bas, » répondit l'homme. « Si seulement nous nous y étions battus!... Mais, vrai, ce n'était pas la peine de nous faire faire ces vingt-deux jours de mer, à nous et aux pièces. Nous n'avons pas seulement vu l'ennemi. Sitôt arrivés, on nous a versés dans les tringlots, et nous avons passé des semaines à voiturer des tonneaux de tafia entre Majunga et Andriba... Cinq cents nègres et deux cents mulets auraient suffi à cette besogne, et nous n'aurions pas enterré tant d'hommes dans les cimetières de Majunga et de Marololo... »

— « Sans compter, » dit son camarade, « ceux que nous avons jetés dans la mer Rouge, — quarante, rien que sur notre bateau, — quand nous sommes revenus... »

— « Vous aviez la chance encore de boire le tafia pour vous ravigoter, » dit le tirailleur en esquissant un sourire qui fit briller le blanc de ses dents entre les deux bourrelets décolorés qui lui servaient de lèvres. « On nous le rationnait, à nous! Ce qui ne nous empêchait pas de mourir comme des mouches... C'est nous qui avons commencé la route pour y faire passer les voitures Lefèvre. Quelles voitures! Vous vous rappelez, toutes cassées à la jointure du brancard et de la caisse? On les rattelait avec des branches d'arbres. Puis on finissait par les jeter et on en brûlait le bois la nuit dans la montagne. Faisait-il chaud le jour! Et froid le soir!... Et on mourait! Dieu! ce qu'on mourait!... »

Il haussa les épaules et retomba dans son apathie. Le quatrième soldat, le sous-officier de chasseurs, n'avait pas parlé. C'était un garçon aux traits assez fins, avec je ne sais quoi d'obscur et de presque féroce dans sa physionomie. Il nous avait regardés avec une sorte de rancune envieuse et une mauvaise lueur dans ses prunelles. J'aurais hésité à l'interroger si Mme de Mégret ne m'avait dit en anglais :

— « *Do you speak English?* » Et sur ma réponse affirmative : « *Will you ask the fourth one about his life over there?* » me demanda-t-elle d'une voix dont l'émotion m'étonna un peu, même à cette minute.

— « Et vous, chasseur, » dis-je au sous-officier, « est-ce que vous avez été aussi employé à voiturer le tafia et à faire la route?... »

— « Moi, » répondit le jeune homme en haussant les épaules, « pas même!... Je n'ai rien fait du tout que d'être sous la tente. C'était dur. Trente-neuf degrés à la place où nous posions notre tête! Et pas un arbre que des bananiers de-ci de-là, qui ne faisaient pas plus d'ombre que

mon bras... » et il l'étendit. « Elle a commencé dans la plaine de Majunga, cette belle vie, pour continuer à Suberbieville. En voilà une garnison! Le major a eu pitié de nous et on nous a fourrés dans les paillottes brûlées des habitants. On était un peu mieux. Mais quelle misère! Toute la journée à porter des malades sur les brancards. Il y en avait cinq cents à l'hôpital un moment, et sept infirmiers pour les soigner! Pas de repos le jour à cause de la chaleur, pas de sommeil la nuit à cause des moustiques... Au commencement on s'était dit : on aura chaud, voilà tout, et puis l'on sentait que cette chaleur n'était pas comme les autres. C'était quelque chose d'humide et de mou qui vous pourrissait le sang... On mangeait, et la viande ne vous nourrissait pas. On buvait, et l'eau ne vous désaltérait pas... Et puis, on devenait faible, faible, et on maigrissait... Alors, la fièvre vous prenait, avec une espèce de délire... On se croyait au pays et on mourait... Ceux qui nous ont envoyés là mériteraient d'y aller, un mois seulement, — rien qu'un mois... Terre de malheur, ce qu'elle en a mangé de nous autres!... »

Le sous-officier ferma les yeux comme s'il voyait de nouveau l'affreux spectacle. Ses paupières baissées sur les globes saillants de ses yeux se détachèrent sur les méplats de son pauvre visage consumé. Pendant une seconde il eut le masque de la mort. Nous en tressaillîmes d'horreur, Mme de Mégret et moi. Je vis ses doigts fins se crisper sur la poignée d'un petit sac de voyage en cuir vert

qu'elle tenait à la main, et, d'une voix encore plus basse, elle me dit, toujours en anglais :

— « *Will you ask him if the officers were as badly off as the men?...* »

— « Les officiers, » dit le chasseur, quand je lui eus traduit cette question. « J'en ai enterré deux de mes mains sur quatre qui commandaient au camp... Et ceux-là, c'étaient des bons... Ils menaient la même vie que nous, et sous les mêmes tentes... Oui, nous en avons perdu deux, un capitaine et un lieutenant... Ça fendait le cœur de les voir marcher à la fin, le lieutenant surtout, qui était un grand beau garçon... Il était devenu un squelette... On allait le renvoyer en France quand il a passé. Il était bien temps!... »

Je n'eus pas le loisir de me demander pourquoi ces détails nouveaux avaient produit une impression plus forte encore sur la comtesse, — au point de la rendre presque livide, — car, juste à cette minute, la voix de Mégret nous interrompit brusquement. Il interpellait sa femme sur un ton de sécheresse irritée, qui révélait trop son mécontentement de cette conversation :

— « Pouvez-vous me donner quelques minutes, ma chère Alice? » avait-il dit.

— « J'y vais, » répondit-elle, cette fois d'un accent à peine perceptible, et déjà les deux époux étaient à l'arrière du bateau qui échangeaient des phrases peu aimables, car la jeune femme se retira presque aussitôt dans la cabine des passagers, tan-

dis que Mégret allumait un nouveau cigare qu'il se mit à fumer en regardant obstinément l'horizon. Il était honteux d'avoir cédé en ma présence à un mouvement qui me semblait, je dois le confesser, moins brutal encore qu'énigmatique. Il n'était certes pas jaloux de moi. Ce qui l'avait froissé profondément, c'était donc que sa femme causât avec ces soldats. Je me rappelai soudain sa mauvaise humeur quand il avait appris que nous voyagerions avec des rapatriés de Madagascar. L'insistance émue de la comtesse pour que je questionnasse ces malheureux, le trouble où l'avait jetée le détail des misères de l'expédition, sa phrase sur les chefs, — tout s'accordait pour donner un mot probable à cette énigme. Avec l'étrange facilité des romanciers à construire une histoire imaginaire et coupable sur des données par elles-mêmes innocentes, j'imaginai aussitôt un drame compliqué de passion mondaine : Mme de Mégret follement éprise d'un officier, le mari sur le point de découvrir cette intrigue, le jeune homme parti là-bas, pour Madagascar, d'où il allait revenir. Puis j'eus honte d'avoir admis seulement la possibilité d'une pareille aventure chez une femme de cette modestie et de cette piété. Je me dis que j'avais rêvé, qu'Alfred de Mégret avait tout bonnement parlé avec sa femme de quelque détail de ménage, qu'elle était rentrée dans la cabine pour se reposer, qu'il fumait sans bavarder parce que ma conversation ne l'intéressait guère, enfin que la curiosité de la comtesse à l'égard des rapatriés n'avait absolument rien de personnel. D'ailleurs, un incident d'un ordre plus positif survint tout d'un coup qui me bouleversa trop vivement pour me permettre une autre pensée. Mon saisissement fut si profond qu'à revenir, même en mémoire, à cette minute, mon cœur se serre. Les moindres détails de ce tableau ressuscitent devant mes yeux, comme si j'étais encore là, debout, contre la cheminée du navire, avec l'avant déployé tout entier sous mon regard. Je revois le mousse qui jouait avec un jeune chat, auquel il présentait et retirait un morceau de poisson, le cuisinier chantonnant devant son fourneau, le capitaine et deux matelots gesticulant et du doigt ils montraient un point sur la côte de Giens, toute proche. Et je revois surtout les quatre soldats : trois d'entre eux de nouveau immobiles et muets, et le quatrième, le sous-officier... Ah! le quatrième, je le revois, épiant de sa prunelle aiguë si personne ne le surveille!... Il n'aperçoit que des visages qui regardent ailleurs... La cheminée empêche qu'il me sache là... Son bras droit s'est levé comme pour s'appuyer à un paquet de cordes sur lequel je reconnais le petit sac de cuir vert oublié par Mme de Mégret... Le bras s'incline, et le sac est renversé sur le côté... Un autre geste, et le sac tombe entre le paquet de cordes et le bastingage... Un autre regard de défiance et de ruse, et la main travaille derrière le paquet de cordes. La main se retire. Elle vient d'ouvrir le sac et d'y prendre un objet de métal qui brille une seconde entre les doigts crispés... Est-ce un bijou? Un

flacon? Une bourse d'or?... Encore un regard, et très adroitement l'homme a replacé le sac sur le paquet de cordages. Il a fait le geste d'être incommodé par le soleil; il a quitté sa place pour venir s'asseoir à l'ombre, pas très loin de moi, et je sens que j'ai détourné mes yeux, le pourpre de la honte aux joues, la gorge serrée, comme si c'était moi le voleur et non pas lui, ce malheureux, ce mourant qui vient de risquer le cachot, la compagnie de discipline, dix ans de service à *Biribi*, — comme ils disent, — afin de s'approprier un bibelot quelconque et appartenant, à qui? — à une personne dans les yeux de laquelle il a pu lire une si délicate pitié pour ses misères et pour celles de ses camarades!...

III

Il m'est arrivé, à trois reprises, dans ma vie, de surprendre un flagrant délit d'escroquerie, et, chaque fois j'ai éprouvé ce mélange d'horreur et de pitié qui, sur ce pont de bateau et devant cette action, me paralysait tout entier. Il y a quelque chose d'affreux à tenir un homme en présence de soi qui vient de se déshonorer et qui ne peut nier ce déshonneur. Quand cet homme porte un uniforme, cette cruelle sensation est pire. On a beau savoir que la défaillance d'un individu n'atteint

que lui-même, nous sommes si habitués à respecter, à vénérer la dignité de l'armée dans ses plus humbles représentants qu'une vilenie commise par un soldat nous est une véritable consternation. Et celui-ci revenait de souffrir, de risquer sa vie pour le pays! La manière dont il avait parlé de la campagne et des officiers attestait des sentiments aigris, mais cependant si virils! A quelle aberration avait-il cédé en fouillant le sac de voyage de Mme de Mégret-Fajac, et qu'allais-je faire? Laisser cet homme s'attribuer cet objet volé? Mais ce n'était pas seulement me rendre complice de son larcin, c'était contribuer à ce que les soupçons tombassent sur quelqu'un d'autre, quand la comtesse s'apercevrait de cette disparition. Dénoncer le misérable? Mais c'était le perdre à jamais, alors que son vol pouvait être le simple égarement d'un cerveau perturbé par la fièvre et par l'anémie. Aller à lui, m'adresser directement à sa conscience, et sinon, à sa terreur, lui dire : « Je vous ai vu. Rendez ce que vous avez pris, ou je vous dénonce?... » Oui, c'était la voie la plus sûre, la plus humaine à la fois et la plus juste... Pourtant, s'il se débattait dans une indignation feinte? S'il niait effrontément sa propre action? Aurais-je le courage de le faire arrêter?... Je passai un quart d'heure extrêmement douloureux dans cette incertitude, et quand je voulus en sortir pour exécuter la dernière de ces trois résolutions, il était déjà trop tard. A travers le tumulte de mes idées, je n'avais pas observé que la femme de chambre